

Ces animaux qu'on appelle les bêtes !

René Nouveau

Mon chien est natif de Saint-Denis. Quand son propriétaire me le donna, il me dit : "De la nichée, je n'ai gardé que lui, car il a une personnalité !" Tiens, tiens ! Ces Parisiens quand même !

Je l'ai appelé Pompon. Comme son prédécesseur, un chien au poil hirsute, rô-deur, braillard et fouinard comme pas un, qu'à l'origine j'avais baptisé Peppone, en l'honneur de ... don Camillo ! Peppone avait perdu sa mère, la Totoche, mordue par une vipère. Avec le temps, Peppone se déforma — le nom, pas la bête ! — et devint Pompon. Il mourut de vieillesse et perclus de rhumatismes. Il avait vécu 16 ans, 112 ans de la vie d'un homme !

Le nouveau Pompon porte au collier Pompon Nouveau, tout comme le Bill Jehl ou la Gamine Toussaint. Il a l'allure d'un renard, queue comprise. Enjoué, ne dédaignant pas les minauderies, il se couche élégamment au sol en laissant glisser ses pattes sur le lino. Il doit faire partie de l'aristocratie des chiens ! C'est un sprinter-né. Il file dans les sentiers comme la flèche wallonne (!) J'ai toujours regretté n'avoir point sa foulée : je râflerais toutes les médailles aux Jeux Olympiques, rayon courses s'entend.

A la réception, il était rond comme une boule. Son corps s'effila ensuite, comme celui d'un levrier, en fuselage de Spad de la guerre 14-18. Je le portai à Toul, au vétérinaire, le Docteur HACHET, pour prévenir éventuellement, par une piqûre, la maladie de Carré à mon toutou. Le Docteur lui dressa une fiche signalétique, services exclus, et me le situa dans la grande famille des chiens : "C'est un Epagneul croisé Papillon, me dit-il. C'est un chien de race très affectueuse". Je m'en suis aperçu. Il est lécheur comme pas un et, quinze fois par jour me débarbouillerait de la langue derrière les oreilles si je le laissais faire.

Pompon a l'œil profond et sévère. Je parierais pourtant que parfois il rit : il écarte alors légèrement les mâchoires. Riez si vous voulez ! Je suis pourtant certain qu'il pleure : "hi - hi - hi !" d'une petite voix presque inaudible.

Avec ça, gueulard comme son prédécesseur, et ayant un sens très poussé de la propriété et ... des propriétés de son patron, surtout de son automobile. Il manqua d'un rien emporter le nez d'un gendarme qui, un jour, passa imprudemment la tête à la portière pour me demander ma carte verte d'assurance. C'est que ma voiture intéresse Pompon au plus haut point. Il m'arrive de l'emmener en mes déplacements, et là encore, il me faut chercher à comprendre. Il gémit pour que j'accepte sa présence et, dès que le moteur ronfle, invariablement, il aboie à tue-tête. Et ces plaintes ne s'apaisent qu'après plusieurs kilomètres. Il me semble bien que les vrombissements lui font mal aux oreilles, comme le tintement des cloches à l'Angélus. A moins que son flair ne supporte pas l'odeur d'essence et les gaz d'échappement. Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que ses gémissements cessent, tête passée à la portière et nez au vent.

En la voiture, intransigeant et sans doute toujours imbu de ce fameux droit de propriété, il n'admet pas l'approche de ses congénères et les insulte au passage avec fureur. Il est vrai que certains de ses amis le lui rendent bien et suivent la 3 CV au démarrage en aboyant furieusement. L'habitude étant, dit-on, une seconde nature, ils le font parfois quand mon chien est resté au logis. Allez donc leur dire que Pompon n'est pas là !

Devant le petit écran, son comportement est bizarre. Il a même parfois la candeur d'un enfant. Il s'intéresse rarement aux images et, en général, leur manifeste le plus profond dédain. La télévision n'émet pas de senteurs animales, d'effluves tentateurs, de fumets exaltants, de ces émanations enivrantes qu'exhalent un cadavre de taupe ou de campagnol, ou les entrailles d'un lapin. Et ce sont probablement les odeurs qui sont pour la gent canine le principal motif d'action ! Les sons l'intéressent davantage et je le vois souvent dresser l'oreille et contempler l'image quand retentissent des plaintes animales ou l'aboiement d'un chien. Le 16 janvier dernier (1974), à l'émission "Aujourd'hui Madame", la télé présenta le refuge des chiens, le "Mordant" de Gennevilliers en quelque sorte. Ce jour-là, mon chien fut véritablement à l'écoute, à l'écoute des abois des toutous abandonnés. Peut-être éprouvait-il, à la plainte de ses congénères, cette émotion que je ressentis à la scène bouleversante d'un homme qui pleurait, obligé d'abandonner son chien. Car, est-il besoin d'en témoigner, l'amitié d'un chien est de celles qui jamais ne déçoivent.

Dimanche dernier (10 mars 1974), des chiens allemands furent présentés dans l'émission : "les animaux du monde", Pompon s'y intéressa, vue mise exclusivement en éveil par l'ouïe. Seule, en effet, l'ouïe du chien semble réagir à la télévision. En découlent des sensations visuelles, mais jamais, et pour cause, de ces sensations olfactives qui poussent généralement le chien à l'action.

A l'occasion, il révèle des goûts de comédien. Ainsi est-il apparemment très fier, assis sur son séant, de porter mon béret basque et mes lunettes, ce qui lui donne l'aspect d'un bandit de la Calabre ou mieux, du Loup déguisé en Mère-Grand, dans le récit du Petit Chaperon Rouge.

Pompon ne semble pas avoir conscience du vide. Plusieurs fois déjà, il a sauté du grenier sur le ciment de la grange, au risque de se rompre les os. Un jour, alors que nous étions absents, il entrouvrit du museau la porte de la chambre du premier, grimpa sur la fenêtre et sauta dans le vide, sur le trottoir. Il tomba sur les pattes, aux pieds d'une dame qui passait, poussa un cri, puis s'en fut comme si de rien n'était. Il me fit songer à ces chiens esquimaux que Paul Emile Victor parachutait, durant la seconde guerre mondiale, aux équipages tombés sur la banquise du Grand-Nord, alors qu'ils effectuaient des transports U.S.A.-U.R.S.S. par le pôle. Il lui fallait les lier deux par deux, dos à dos aux suspentes des parachutes : ils se seraient dévorés pendant la descente !

Il m'arrive, en mes moments d'exubérance, généralement quand la télé joue un air entraînant, d'effectuer un pas de gigue. Après tout, on n'a que la jeunesse qu'on se donne. Couché sur le fauteuil, Pompon me regarde alors, de ses yeux étonnés, prunelles étincelantes de malice, ayant l'air de me dire : "Allons, cesse de folâtrer ! Pas tant d'exubérance ! A ton âge, ça ne fait pas sérieux. On va te relever avec un infarctus !"

De pompon, ma grand'mère eût dit : "Il ne lui manque que la parole !" C'est bien certain. D'une voix rauque, il me parle parfois en son langage, quand ses sentiments ou ses désirs sont exacerbés. En tout cas, il comprend et sait se faire comprendre.

A mon accoutrement, il devine où je vais, en ville ou dans les champs. Si je manifeste l'intention de sortir, en mettant mes chaussures, par exemple, Pompon frétille, bat du fouet et se dirige guilleret vers la porte. Si je dis : "On n'emmène pas Pompon !" ou "Pompon garde la maison !", notre épagneul quitte la porte ostensiblement et revient l'oreille basse au centre de la cuisine.

Pour me demander de sortir, il a une mimique expressive : il gagne la porte puis revient brusquement vers moi en geignant, et cela plusieurs fois de suite jusqu'à ce que j'obtempère en ouvrant l'huis.

Cette mimique d'appel, cette sorte d'incitation au départ, je l'ai vue se déclencher, à mon grand étonnement, au seul mot de "jardin" que je venais de prononcer. Inversement, quand j'abats du bois en forêt, le soir, au retour, Pompon saisit un bâton en sa gueule et caracole fièrement en revenant vers ma voiture. A-t-il compris une fois pour toutes que la maison est la destination du bois coupé en forêt ?

Mon chien fut une fois "caressé" par les ramures d'un baliveau coupé à la tronçonneuse. Inutile de vous dire que depuis, dès que retentissent les miaulements de l'en-

gin, Pompon prend ses distances et contemple les chutes, mais de fort loin. L'expérience acquise porte ses fruits. En est-il toujours de même chez les hommes ?

Il nous arrive, à mon épouse et à moi-même, de faire au mur des séances de redressement, quatre parties de notre personne touchant simultanément la cloison. Ne riez pas ! C'est la gymnastique du troisième âge ! Pompon fait de même, fort sérieusement, une patte appuyée à ma jambe. Un beau sujet de pendule !

Je serais curieux de savoir les mots, voire les phrases qu'il saisit, autrement dit, non le vocabulaire qu'il émet, mais celui qu'il reçoit. On m'a parlé de plusieurs dizaines de mots. Ce doit être en dessous de la réalité. En tout cas, il a le sens de la négation. Le "non", le "pas", le "ne pas" semblent le décourager instantanément.

Son flair est pour moi chose étonnante. Il m'avertit régulièrement quand une mère lapin a fait ses petits, en allant humer, nez contre le grillage. La présence d'un rat, ou d'un chat, derrière le bois ou sur le tas de foin, l'exaspère et le rend parfaitement instable. Il distingue bien avant nous l'arrivée en voiture des autres membres de la famille, dès qu'ils tournent le dernier virage.

Il a senti successivement tous les nouveaux nés de la famille et enregistré une fois pour toutes leurs senteurs et émanations. A un point tel que, six mois plus tard, qu'ils viennent de l'Essonne, de Provence ou de Pont-à-Mousson, il les accueille, non avec des abois de rejet, mais par un coup de langue sur la figure. Alors qu'au premier contact, il aboie pour protester contre l'intrusion d'un enfant étranger à la famille.

Sans être mauvaise, sa vue est loin d'atteindre l'acuité de son flair. Je le vois souvent, par erreur, se précipiter de 50 ou 60 mètres sur un objet brillant, sur un emballage de carton, sur un chiffon qui remue au vent, chiffon qu'il prend peut-être pour un chat ou un congénère.

Il s'en revient alors, d'un air détaché, pour masquer sa déconvenue. Car le chien éprouve la honte. Il est sensible aux reproches et surtout aux moqueries, et l'expression "queue entre les pattes", dite à son intention, n'est pas du tout surfaite.

Il arrive à Pompon d'aller saluer ma mère, à trois kilomètres, au village voisin. Il s'y rend en quelques minutes. Je l'ai surpris un jour durant le trajet : il filait comme une flèche en un sentier de vigne ! Un matin, ma mère m'informa par téléphone : "Viens vite chercher ton chien, il est devant ma porte ! On va le mettre en fourrière, à cause de la rage !" Je n'y comprenais rien : Pompon était à mes pieds ! Il avait fait le trajet de retour pendant qu'à pas menus — elle a 87 ans — elle gagnait la cabine téléphonique ! Le temps de "tailler une petite bavette" et d'obtenir la communication !

Un jour, elle me le renvoya, lettre attachée au collier. Plus rapidement que par les expéditions rapides aux P.T.T., j'eus connaissance de la missive.

Je ne vous affirmerai pas que mon chien se mêle en rien aux sentiments familiaux. Pourtant, il me semble bien être un irréductible adversaire sinon du divorce, du moins de la séparation de corps. Fréquemment, durant les vacances, nous l'emmenons en nos excursions. Si, quittant provisoirement le groupe, je le confie à sa patronne, il gémit jusqu'à mon retour. Et si mon épouse s'éloigne pour un achat, en une ville ou un camping, il geint, inconsolable. Allez donc dire après cela, que les chiens, comme les enfants ne sont pas victimes du divorce !

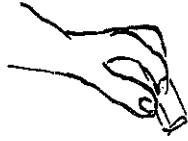
Ses grands ennemis sont les chats et le garde-champêtre, autrement dit le shériff du village. Les chats, il leur fonce dessus comme un bolide. Si le chat fuit, la poursuite s'engage jusqu'à l'arbre le plus proche où le chat grimpe, toutes griffes dehors. Et c'est alors pour Pompon la position d'attente, au pied de l'arbre, jusqu'au découragement. Si le chat ne bouge pas, Pompon fonce, crochète l'adversaire et s'en va plus loin dédaigneusement. De temps immémorial, ce dut être ainsi, entre chiens et chats ! Le chien tâte l'adversaire, comme ces fantassins de 14-18 qui n'atteignaient la tranchée ennemie que si l'adversaire en f..... le camp !

Le shériff ! Pompon le reconnaît à son képi et l'insulte de ses abois furieux. L'homme réprime la divagation des chiens. Fonctionnaire, il jouit du samedi et du dimanche. J'ai nettement l'impression que Pompon a saisi une fois pour toutes ce qu'est le week-end des humains et prétend en jouir comme vous et moi car, ces deux jours, à moi la liberté ! Pompon est intenable !

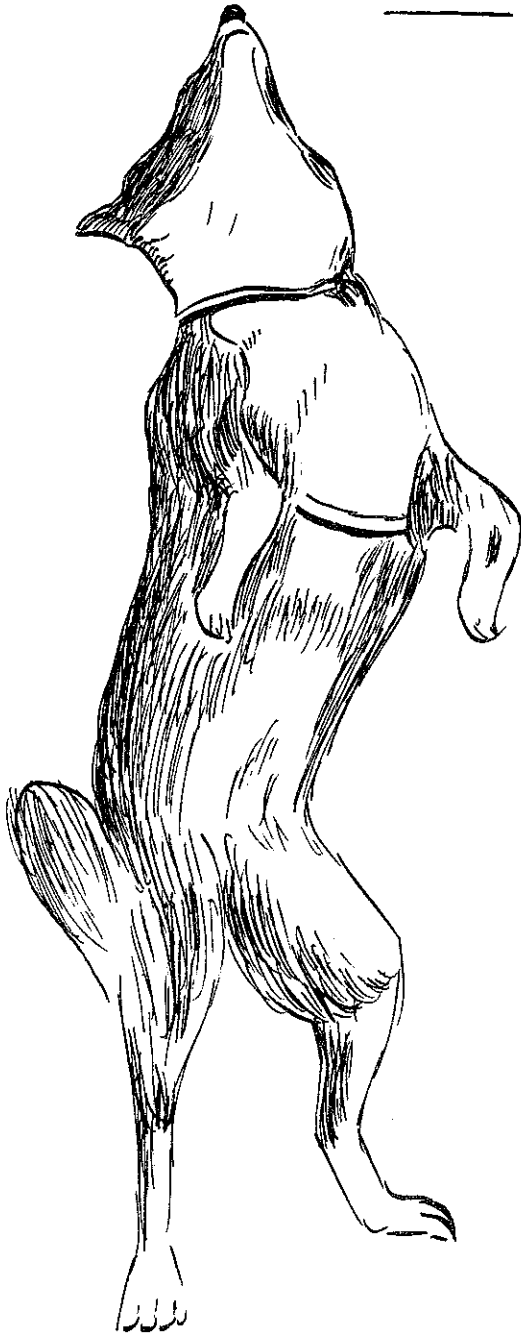
En principe, et à l'inverse des demoiselles, Pompon n'aime pas l'uniforme, pas plus que la soutane, d'ailleurs. C'est probablement pour cette raison que l'abbé Jehl s'est acheté un costume civil, pour entrer chez moi sans complications inutiles !

Détail moins reluisant et qui pourtant fait reluire, Pompon se plaît à compisser partout où passent ses congénères. Oh ! en principe, quelques petites gouttes, comme s'il souffrait de l'hypertrophie de la prostate. Tout y passe : les roues de voitures, les bornes hectométriques, l'angle des rues, le pied des arbres, des pylones et des fleurs du concours des maisons fleuries. Il est né graisseur, comme ces gars de la S.N.C.F. qu'on voit contourner wagons et locomotives, la burette en main.....

Une autre chose peut être encore vous intéressera : son comportement avec les autres chiens. Il a ses bons amis, les toutous du voisinage, Mistral, Tommy, Milou, Spoutnick. Chose curieuse, ils ne le demeurent qu'en toute liberté. Dès qu'un d'eux a sa chaîne, c'est motif à discorde et parfois, bagarre générale. Les chiens honnissent l'esclavage et n'aiment pas les esclaves. Un grillage de séparation les met de même en fureur. Allez donc savoir pourquoi ?



Si l'orientation existait chez les chiens
Tompon aurait opté pour les fonctions de PDG
dans une raffinerie de sucre de canne.



Entre eux, comme chez les gosses, règne la solidarité de quartier. Un jour survint en ma rue Whisky, le chien du cafetier du quartier bas. Ce fut une belle corrida. Telle une escadre de chasse rencontrant un adversaire isolé, toute la bande engagea contre l'intrus une furieuse poursuite, un modèle du genre !

Quand une chienne est en folie, dans la rue ou à l'autre bout du village, Pompon jamais ne l'ignore et semble survolté. Il piétine même la morale laïque. Ainsi s'en fut-il un jour, lui, chien d'instituteur public, rejoindre Youkette, la chienne de l'abbé, élevée pourtant, je suppose, selon les préceptes de la morale religieuse.

On ne l'a pourtant pas éduqué comme ça dans la famille ! Il n'existe plus de chaînes, de barreaux, de loquets tirés, de portes fermées, à double tour. Toujours, il arrive à filer ! Ainsi, ce soir-là, Pompon découcha. Il profita d'une porte entr'ouverte par mégarde. Il fila, le débauché, il prit la clé des champs. Ça lui arrive deux fois l'an, au printemps et à l'automne. J'aurais dû me méfier ! La veille, dans l'après-midi, nez au vent, par la fente de la fenêtre, il humait des senteurs imperceptibles pour nous, pauvres humains, senteurs féminines, parfum d'une belle, certainement, le paillard !

J'aurais dû me méfier, car à cela, il ne résiste point. Partout nous l'avons cherché, partout nous l'avons appelé, au crépuscule et nuit tombée.

Nous avons pris alors une résolution énergique. Plus de chien au foyer s'il ne rentrait pas ! Une râclée carabinée s'il avait le front de réapparaître au logis !

Pompon est rentré à l'aube comme un fétard, en un comportement pour le moins incertain, alternativement rampant et guilleret. Nous l'avons accueilli, sa patronne avec mille exclamations de joie, la joie des retrouvailles, sans doute, moi-même, pour préserver ma dignité d'homme, avec d'éclatantes injures : "Cheulard, paillard, Pokker d'as le dévoyé !" Il a tout entendu sans apparemment se soucier de ces dissonances.

Echappé, en ces fugues bisannuelles, Pompon s'en va faire non le porte-à-porte, mais uniquement la porte de la Belle et y passerait la nuit par la gelée, ce que n'ont jamais fait les amoureux d'Espagne et d'Italie qui s'en tiennent à l'aubade et à la sérénade. Quand il pleut, Pompon devient alors l'image de l'amoureux transi !

Amour, quand tu nous tiens !

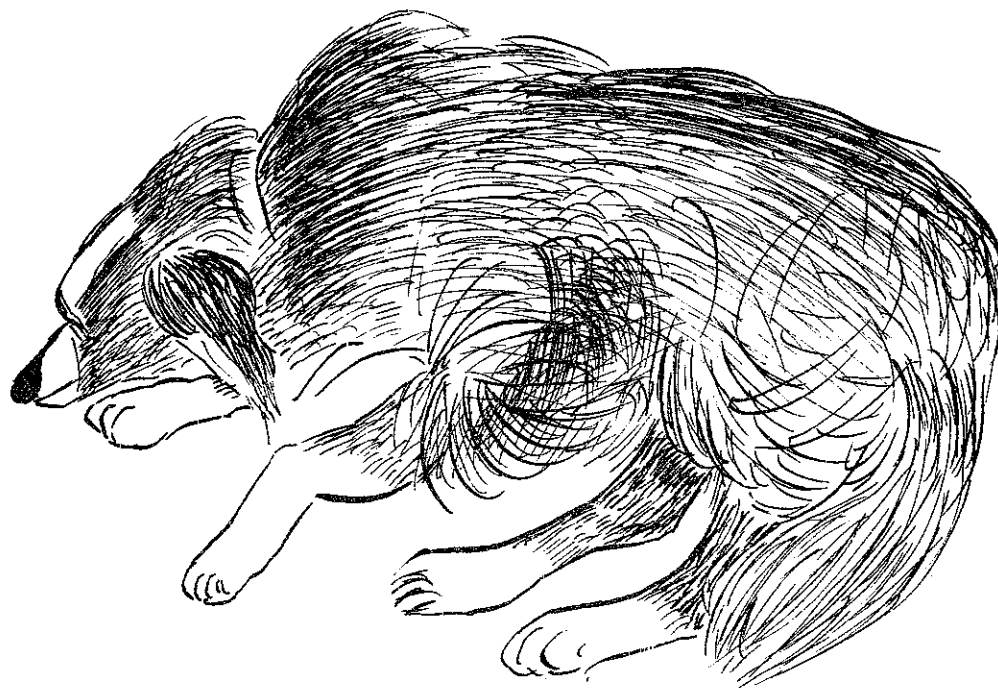
Je dois beaucoup à mon petit épagueul. Je lui dois la vie. C'est absolument authentique. Il y a 5 ans, je cultivais une vigne — quelle idée ! — par une froide journée de décembre. Au matin, il avait gelé à -12° ! C'était après le repas de midi : le jeune chien — il avait un an et demi ! — était avec moi. A un moment, je ressentis un malaise. Je quittai la vigne

pour rentrer à la maison, à 200 mètres de là. Je ne me souviens plus de rien, sinon de m'être retrouvé en mon lit, en présence du docteur T., appelé d'urgence.

On m'expliqua : "Vous êtes tombé dans le sentier où on vous a retrouvé, grâce à votre chien. La brave bête faisait la navette entre vous et M. C. qui bêchait un terrain à 50 mètres de là !" Son manège, cette mimique d'appel dont je vous parlais précédemment, avait intrigué l'homme qui, alerté, finit par suivre le chien et me trouva allongé, sans connaissance !

Par -10, je n'en serais pas revenu. Quand je vous disais que je lui devais une fière chandelle :

Le Sommeil du Juste



Dépôt Légal	: 4 ^{ème} trimestre 1976
Editeur	: C.E.L.T. TOUL
Illustrations	: C.R.D.P. NANCY